

Victoire
sur les Ibères.

65 av. J.-C.

paix et amitié; mais Pompée sait qu'il arme en secret, et qu'il se propose de l'attaquer dans les défilés du Caucase. Dès les premiers jours du printemps de 689, avant de se remettre à la poursuite de Mithridate, il marche sur les deux citadelles d'*Harmozica* (*Horoumzich* ou *Armazi*) et de *Seusamora* (*Tsoumar*), situées à une lieue l'une de l'autre, et qui commandent, un peu au-dessus de l'emplacement actuel de *Tiflis*, les deux vallées du Kour et de l'*Aragua*, son affluent, en même temps qu'elles ferment l'unique passage allant d'Arménie en Ibérie. Artocès, surpris par l'ennemi à l'improviste, brûle les ponts au plus vite, et tout en négociant se retire dans l'intérieur. Pompée s'empare des deux forteresses, et donne la chasse aux Ibères jusque sur l'autre rive, espérant les contraindre à mettre aussitôt bas les armes. Mais Artocès recule toujours : il ne fait halte que sur les bords du *Péloros* : là, il lui faut ou se rendre ou se battre. Contre le choc des légions, les archers ibères ne tiennent pas pied un moment : le *Péloros* est franchi; alors Artocès subit les conditions dictées par le Romain, et envoie ses enfants comme otages. Ces choses faites, Pompée, conformément à son plan, se rend du pays du Kour dans la vallée du *Phase*, par le col de *Sarapana* [*Charapani*, en *Iméritie*], et de là longeant le fleuve, arrive à la mer Noire, où la flotte de Servilius l'attend sur la côte de Colchide. C'était une témérité presque sans but, que de conduire et l'armée et les vaisseaux vers ces rivages légendaires. Les marches que l'on venait de faire dans des pays inconnus, au milieu de peuplades presque toutes hostiles, n'étaient rien, comparées à celles que l'on avait devant soi. Admettant que l'on réussit à franchir les longues étapes qui séparent l'embouchure du *Phase* de la Crimée, au travers de nations barbares, aussi pauvres que guerrières, soit sur des eaux inhospitalières et non fréquentées, soit le long d'une côte, où parfois les montagnes tombent à pic dans la mer, et où il eût fallu, bon gré mal gré, remonter sur

Pompée
en Colchide.

les vaisseaux, admettant que l'expédition réussit, plus difficile peut-être que les grands voyages militaires d'Alexandre et d'Hannibal, à quel résultat menait-elle, au bout de tant de fatigues et de dangers? Je le veux, la guerre n'était point finie tant que le vieux roi vivait : mais où voyait-on que la royale bête fauve, objet de cette chasse prodigieuse, tomberait enfin sûrement dans les filets? Dût-on même craindre que Mithridate ne rentrât un jour en Asie, la torche de guerre à la main, ne valait-il pas mieux cesser de le poursuivre, la poursuite n'offrant que des dangers et nul avantage? Des voix nombreuses s'élevaient dans l'armée, des voix plus nombreuses encore dans Rome poussaient le général à aller de l'avant : mais elles venaient ou de têtes chaudes et folles, ou d'amis faux, désireux de tenir à tout prix éloigné le puissant proconsul, et de le savoir engagé au fond de l'Orient dans des entreprises à perte de vue. Pompée avait trop d'expérience et de prudence pour compromettre son armée et sa gloire dans une expédition absurde; et à ce moment, une révolte des Albaniens sur ses derrières lui fournissant un plausible prétexte, il abandonna la poursuite de Mithridate, et ordonna la retraite. La flotte eut ordre de croiser dans la mer Noire, de couvrir la côte nord d'Asie-Mineure contre toute attaque ennemie, et de fermer le Bosphore cimmérien, sous menace de mort contre tout navigateur essayant de forcer le blocus. Puis s'en revenant par la route de terre, et repassant par les régions colchiques et arméniennes, Pompée s'en retourna vers le Kour inférieur, le traversa, et campa dans les plaines d'Albanie. L'armée eut bien des jours de souffrances, marchant par une suffocante chaleur dans ces campagnes rases et souvent sans eau; elle ne rencontra pas un ennemi : mais arrivée à la rive gauche de l'*Abas* (*l'Alazonios* autrefois, aujourd'hui sans doute l'*Alasan*), elle vit en face d'elle les hordes albanaises que commandait *Cosès*, frère du roi Oroïzès. Elles ne comptaient pas moins de 60,000 hommes de

Nouveaux
combats avec
les Albaniens.

pied, et de 42,000 cavaliers, y compris les contingents venus des steppes d'au-delà du Caucase. Les Albaniens, du reste, croyaient n'avoir à faire qu'à la cavalerie romaine, sans quoi ils n'eussent point osé combattre : mais Pompée avait masqué son infanterie par sa cavalerie, et celle-ci s'effaçant, on vit tout-à-coup derrière elle les masses profondes des légions. La mêlée fut courte; l'armée des Barbares se dispersa dans les bois, que Pompée fit envelopper et incendier. Les Albaniens alors de demander la paix : puis, à l'exemple des autres peuples plus puissants, toutes les tribus d'entre le Kour et la mer Caspienne concluent aussi leur traité avec Pompée. Pour un moment, l'on vit les Albaniens, les Ibères et les autres nations vivant au pied ou à l'intérieur du Caucase méridional, entrer dans la dépendance de Rome. Mais quant à celles d'entre le Phase et le *Mæotis*, Colchidiens, *Soanes*, *Hénioques*, *Jazyges*, *Achéens*; quant aux Bastarnes, placés plus loin, bien que leurs noms figurent dans la liste des peuples soumis par Pompée, il est manifeste qu'on ne put prendre leur soumission au sérieux. Le Caucase avait retrouvé sa place dans l'histoire universelle; il marquait la limite de l'empire romain, comme jadis il avait été celle de l'empire perse et hellénique.

Mithridate
à Panticapée.

Mithridate était laissé à lui-même et à sa destinée. De même qu'autrefois son aïeul, le fondateur du royaume du Pont, échappé aux séides d'Antigone, avait mis le pied en fugitif sur les terres de son empire futur, de même le petit-fils avait franchi sa frontière, tournant le dos à ses conquêtes et à celles de ses pères. Mais les destinées sont rapides et variables en Orient au-delà de toute mesure; et nul plus souvent que le vieux sultan de Sinope n'avait gagné et perdu au jeu de dés capricieux de la fortune. Sur le soir de sa vie, pourquoi ne se serait-il pas flatté d'un nouveau retour rendant l'essor à sa grandeur? La seule chose stable n'est-ce point le perpétuel changement? Les orientaux avaient jusqu'au fond

du cœur l'antipathie de la domination romaine : bon ou cruel, Mithridate, à leurs yeux, ne cessait pas d'être le vrai roi : ne pouvait-il pas tirer parti de la mollesse des sénatoriaux dans l'administration des provinces, et des discordes des partis politiques dans Rome, toujours en fermentation, toujours à la veille d'une guerre civile? Ne pourrait-il pas attendre et saisir l'occasion, et remonter pour la troisième fois sur son trône? Avec ses espérances et ses projets, durables autant que sa vie, tant qu'il n'était point mort il restait aussi dangereux, vieux roi déchu et exilé, qu'au jour où à la tête de 400,000 hommes il était entré en guerre pour arracher aux Romains la Hellade et la Macédoine. En 689, infatigable malgré le poids de l'âge, il quitte Dioscuriade, et gagne au travers de mille obstacles, tantôt par mer et tantôt par terre, le royaume de Panticapée. Par son seul ascendant, et grâce à sa suite imposante, il jette à bas Macharès, son fils rebelle, et le force à se donner la mort. Puis il tente encore d'entrer en rapport avec les Romains. Il demande qu'on lui rende son royaume héréditaire, se disant prêt à reconnaître la suzeraineté de la République, et à payer le tribut de vassalité. Pompée refuse net. A peine remonté sur son trône, Mithridate jouerait son ancien jeu : il faut qu'il fasse purement et simplement sa soumission. Mais celui-ci, loin de consentir à se livrer aux mains de l'ennemi, entasse des plans nouveaux et plus que jamais gigantesques. Il ramasse toutes ses ressources, les derniers débris de ses trésors, les derniers contingents de ses états : il arme une armée de 36,000 hommes, esclaves pour la plupart, qu'il équipe et exerce à la romaine : il prépare une flotte de guerre : il ne médite rien moins, dit-on, que de se jeter dans l'ouest, par la Thrace, la Macédoine et la Pannonie; puis, entraînant comme alliés les Scythes des steppes sarmates, les Celtes du Danube, il ira déchaîner sur l'Italie toute une avalanche de peuples. Le projet a paru colossal, et quelques-uns ont comparé les plans de

65 av. J.-C.

Ses derniers
armements.

guerre du roi du Pont à la grande expédition d'Hannibal. Comme si une telle pensée, héroïque chez l'homme de génie, n'était point folie chez tout autre homme ! Les orientaux envahissant l'Italie, ce n'était là qu'une ridicule menace, qu'une infime et chimérique imagination du désespoir ! Le sang-froid et la prudence du général de Rome ne s'y trompèrent pas ; et les Romains se gardèrent de courir en aventuriers après leur aventureux adversaire. Pourquoi s'en aller dans les régions lointaines de Crimée, au devant d'une attaque qui ne pouvait manquer de s'épuiser sur place, et que d'ailleurs on serait toujours à temps de repousser au pied des Alpes ? En effet, tandis que Pompée, sans se préoccuper davantage des menaces du géant impuissant, préside à l'organisation des territoires conquis, les destinées du vieux roi s'achevaient toutes seules au fond des contrées du nord. Ses armements écrasaient les peuples et révoltaient les riverains du Bosphore, dont il démolissait les maisons, ou faisait enlever et tuer les bœufs à la charrue, pour s'approvisionner de tendons et de bois destinés aux machines de guerre. Les soldats ne voulaient point davantage d'une marche désespérée sur l'Italie. Toujours, le roi avait vécu entouré de soupçons et de trahisons : il n'avait pas le don d'éveiller chez les siens l'amour ou la fidélité. Jadis il avait contraint Archélaos, son meilleur général, à chercher un asile jusque dans le camp des Romains : pendant les campagnes de Lucullus, ses officiers les plus dignes de confiance, Dioclès, Phœnix, et les plus fameux parmi les émigrés romains, avaient dû l'abandonner pareillement : aujourd'hui que son étoile a pâli, et que malade, toujours irrité, il ne se laisse plus voir qu'à ses eunuques, les défections se succèdent plus vite encore autour de lui. Castor, commandant de la place de *Phanagoria* (sur la côte d'Asie, en face de *Kertsch*), donne le premier le signal de la révolte : il proclame que la cité est libre, et remet aux Romains les fils du vieux sultan, qui y sont

Révolte contre
Mithridate.

enfermés avec lui. L'insurrection se propage dans toutes les villes du Bosphore : *Chersonèse* (non loin de *Sébastopol*), *Théodosia* (*Kaffa*), et d'autres encore se joignent aux Phanagorites : Mithridate, pendant ce temps, lâchait la bride à son humeur soupçonneuse et cruelle. Sur la dénonciation de quelques vils eunuques, il fit mettre en croix ses affidés les plus intimes : ses fils, moins que les autres, étaient sûrs de vivre. L'un d'eux, *Pharnace*, le favori de son père, et probablement celui qu'il destinait à lui succéder, prit une résolution extrême et se mit à la tête des insurgés. Les sbires lancés pour s'assurer de sa personne, les troupes envoyées contre lui, passèrent à ses gages ; et tout le corps des transfuges italiens se donna à lui. Ce corps était peut-être le noyau le plus solide de l'armée ; mais rien aussi ne lui souriait moins que la perspective d'une expédition en Italie. Enfin les autres troupes et la flotte le suivirent dans sa défection. Abandonné de tous, et par le pays et par les soldats, Mithridate apprend que Panticapée, sa capitale, a ouvert ses portes aux rebelles, et qu'enfermé dans son palais, il va leur être livré. Du haut des murs il implore son fils, lui demandant de le laisser vivre, de ne pas tremper ses mains dans le sang d'un père : cette prière sonnait mal dans sa bouche ! N'avait-il pas lui-même les mains souillées du sang de sa mère ? Tout récemment encore n'avait-il pas versé le sang de *Xipharès*, son fils innocent ? Pharnace, d'ailleurs, dépassait Mithridate en dureté de cœur et en cruauté. La dernière heure ayant sonné pour le vieux roi, il voulut du moins finir comme il avait vécu : femmes, concubines, filles, et parmi celles-ci les jeunes fiancées des rois d'Égypte et de Chypre, il les condamna toutes à subir les horreurs de la mort. Elles vidèrent la coupe empoisonnée, avant qu'il ne la prit lui-même ; et comme le breuvage n'agissait pas assez vite, il tendit la gorge à un soldat celte, *Bituit*, qui l'acheva. Ainsi mourut (691) *Mithridate Eupator* dans la soixante-huitième année de son âge,

Mort
de Mithridate.

63 av. J.-C.

dans la cinquante-septième de son règne, vingt-six ans après son premier combat contre les Romains. Pharnace envoya le cadavre à Pompée, en preuve du service rendu et de sa loyauté d'allié : Pompée le fit placer dans les caveaux royaux à Sinope.

La mort de Mithridate était pour la République l'équivalent d'une grande victoire : et comme s'il y eût eu victoire en effet, les courriers porteurs de la nouvelle, couronnant leur tête de lauriers, se montrèrent au camp, devant *Jéricho*, où se trouvait alors le général en chef. Dans la personne du roi du Pont, un des grands ennemis de Rome était descendu au tombeau, le plus grand de tous ceux qu'elle avait jamais rencontrés dans les molles contrées de l'Orient. L'instinct de la foule ne s'y trompait pas : comme autrefois Scipion, au jour du triomphe, était aux yeux de tous le vainqueur d'Hannibal, et non pas seulement le vainqueur de Carthage, de même devant la mort de Mithridate s'effaçaient les conquêtes faites sur les peuples nombreux de l'Orient et sur le Grand-Roi d'Arménie lui-même ; et quand Pompée célébra dans Rome son entrée solennelle, ce qui attira le plus les regards, c'étaient les tableaux peints qui montraient le vieux roi fugitif, menant son cheval par la bride, et ceux encore où il gisait étendu et rendant l'âme au milieu des cadavres de ses filles. Quelque jugement qu'on porte sur sa personne, Mithridate est une grande et historique figure, dans tout le sens du mot. Non que je l'admire comme un vaste génie, comme une riche et haute nature : mais il eut la vertu très-imposante de la haine, et cette haine l'a soutenu non sans honneur, quoique sans succès, pendant tout un demi-siècle d'une lutte inégale, contre un ennemi démesurément supérieur. La place que lui a faite l'histoire a d'ailleurs grandi l'importance de l'homme. Sentinelle avancée de la réaction nationale en Orient contre les occidentaux, il a rouvert le duel entre les deux mondes ; et vainqueurs aussi bien que vaincus, tous avaient à sa

chute le pressentiment qu'on assistait au début, et non à la fin du drame.

Cependant, après avoir mené à fin la guerre du Caucase (689), Pompée, revenu dans le Pont, y avait forcé les derniers châteaux qui tenaient encore ; puis, pour enlever aux brigands leurs repaires, en avait rasé les donjons, et bouché les puits en y roulant des blocs de rochers. L'été de 690 commençait : il se rendit en Syrie, où l'appelaient bien des affaires à régler. Il serait difficile d'esquisser le tableau de l'état des choses en ce pays ; tout y marchait vers la dissolution. A la vérité, en suite de l'attaque de Lucullus contre l'Arménie, le satrape de Tigrane, Magadates (p. 204), avait évacué les provinces syriennes (685) ; et les Ptolémées, bien que, comme leurs prédécesseurs, ils rêvassent encore l'annexion des côtes phéniciennes à leur royaume, avaient, par peur de Rome, reculé devant toute tentative nouvelle d'occupation : Rome, d'ailleurs, n'avait point encore régularisé leurs titres de possession, plus que douteux en Égypte même : enfin les princes syriens, de leur côté, s'étaient plus d'une fois adressés à elle, demandant d'être reconnus comme les légitimes héritiers des Lagides. Mais quoique à ce moment les grandes puissances se tinssent en dehors des événements locaux, le pays aurait moins souffert du fléau d'une grosse guerre qu'il ne souffrait en réalité des éternelles et inutiles querelles des princes, des seigneurs et des villes. Les vrais maîtres du royaume des Séleucides étaient alors les Bédouins, les Juifs et les *Nabatéens*. On sait quel immense désert de sable, inhospitalier, sans arbres et sans eau, s'étend de la péninsule arabique jusqu'à l'Euphrate et au-delà, touche à l'ouest à la chaîne des montagnes de Syrie et à son étroite plage, et va se perdre à l'orient dans les riches plaines basses du Tigre et de l'Euphrate inférieur. Le *Sahara* d'Asie est l'antique et primitive patrie des enfants d'Ismaël : du jour où la tradition parle à l'histoire nous y rencontrons le « *bédawin* » ou « fils

65 av. J.-C.
Pompée
en Syrie.

64.
Affaires de Syrie.

69.

Les princes
arabes.

du désert. » Là, il dresse sa tente, et pait ses chameaux : là, monté sur son coursier rapide, il donne la chasse à l'ennemi de sa race, et au marchand voyageur. Favorisés par Tigrane, qui les utilisait pour sa politique commerciale (p. 180), puis bientôt enhardis par l'état de la Syrie abandonnée à elle-même, les enfants du désert s'étaient avancés jusque dans la région septentrionale : déjà, au contact de la civilisation syrienne, ils avaient acquis les rudiments d'une vie sociale régulière, et politiquement parlant ils jouaient le premier rôle. On citait comme le plus important de leurs *Emirs*, *Abgar*, chef de la tribu arabe des *Mardans*; Tigrane l'avait installé dans la haute Mésopotamie, autour d'Edesse et de Carrhes (p. 179); puis, à l'ouest de l'Euphrate se tenaient : *Sampsikérame*, émir des Arabes de *Hémésa* (*Homs*) entre Damas et Antioche, et maître de la forte citadelle d'*Arethusa* : *Aziz*, chef d'une autre horde errante dans ces mêmes contrées : *Alchaudonios*, prince des *Rhambæens*, avec qui Lucullus avait eu des rapports, et une foule d'autres. A côté des chefs bédouins on rencontrait partout de hardis compagnons, égalant ou dépassant même les fils du désert dans le noble métier de détrousseurs de route : tel était *Ptolémée*, fils de *Mennæos*, le plus puissant, peut-être, de tous ces chevaliers bandits, et l'un des plus riches hommes de son temps. La contrée des *Ityréens* (aujourd'hui des *Druses*) lui obéissait : il commandait dans la plaine de *Massyas* au nord, avec les villes d'*Héliopolis* (*Baalbek*) et de *Chalcis*, et menait 8,000 cavaliers à sa solde. Tels encore *Dyonisios* et *Cyniras*, possesseurs des villes maritimes de Tripoli (*Tarablouz*) et *Byblos* (entre *Tarablouz* et *Beyrouth*), et enfin le juif *Silas*, maître de la forteresse de *Lysias*, non loin d'Apamée sur l'Oronte.

Chevaliers
pillards.

Les Juifs.

En revanche et dans le sud le peuple des Juifs semblait en voie de consolidation politique. Hardis et pieux défenseurs du vieux culte national, que les rois de Syrie menaçaient d'écraser sous un héliénisme niveleur, les *Hasmo-*

néens ou *Macchabées* [les *Marteaux*] étaient arrivés au principat héréditaire; puis insensiblement aux honneurs royaux (IV, pp. 354, 355); puis, devenant conquérants, les grands-prêtres rois avaient arrondi leur empire au nord, au sud et à l'est. Quand mourut le belliqueux *Alexandre Jannai* [ou *Jochanan*] (675), le royaume juif avait absorbé tout le pays des Philistins, jusqu'à la frontière égyptienne au midi : au sud-est, il confinait au royaume des Nabatéens de *Pétra*, diminué de tous les pays que *Jannai* avait conquis sur la rive droite du Jourdain et de la mer Morte : au nord, il embrassait Samarie et la *Décapole* jusqu'à la mer de *Génésareth*; et si la mort ne l'avait prévenu, le prince hasmonéen se disposait à investir aussi *Ptolémaïs* (*Saint-Jean d'Acre*) et à refouler les *Ityréens* en arrière de la ligne par eux envahie. La côte appartenait aussi aux Juifs depuis le mont Carmel jusqu'à *Rhinocorura* (*Koulat el Arisch*), y compris l'importante place de Gaza, Ascalon seule restant encore libre, si bien que la Judée, jadis séparée de la mer, comptait aujourd'hui parmi les lieux d'asile de la piraterie. Au moment où l'intervention de Lucullus (p. 202) détourna soudain et à point la tempête venant d'Arménie, et qui déjà menaçait les Juifs, les princes hasmonéens n'auraient pas manqué de porter leurs armes plus loin encore, si des dissensions intestines n'avaient pas détruit dans son germe la puissance promise à l'ambition du nouvel et remarquable état. Le sentiment de l'indépendance religieuse et celui de la nationalité, à l'heure de leur énergique alliance, avaient suscité l'empire des Macchabées : mais bientôt ils se désunissent, et arment l'un contre l'autre. La nouvelle secte juive, fondée au temps des Macchabées, le *pharisaïsme* (c'était son nom) laissant en dehors le gouvernement temporel, ne tendait à rien moins qu'à constituer une communauté judaïque, formée de tous les orthodoxes, dans toutes les régions obéissant à des maîtres divers. Son système ostensible se

79 av. J.-C.

Les Pharisiens.

concentrait dans l'impôt du temple de Jérusalem versé par la piété de chaque Juif, dans les écoles religieuses et les tribunaux sacerdotaux. Il avait enfin pour tête de doctrine le grand consistoire hiérosolymitain, reconstitué dès les premiers temps des Macchabées, et comparable, quant à sa compétence, au collège des pontifes de Rome.

Les Sadducéens.

A l'encontre de l'orthodoxie, qui tous les jours allait se pétrifiant dans la nullité de sa pensée théologique et de son pénible cérémonial, l'opposition des *Sadducéens* levait la tête. Ces novateurs combattaient le pharisaïsme au point de vue du dogme : ils ne voulaient obéir qu'aux livres sacrés, n'accordant que l'autorité, et non la canonicité, aux pouvoirs des « *scribes-docteurs* [*Sopherim*], » ces maîtres de la tradition canonique, selon les Pharisiens¹. Ils se combattaient sur le terrain politique, quand au lieu de l'attente fataliste dans le bras fort et secourable du dieu *Sabaoth*, ils invitaient le peuple à s'aider des armes de ce monde, à fortifier au dedans et au dehors le royaume de David, glorieusement restauré par les Macchabées. Mais les orthodoxes avaient leur point d'appui dans le sacerdoce et dans la multitude, et luttaient contre les hérétiques méchants avec cette haine irréconciliable, absolue, qui est le propre des dévots marchant à la conquête des biens de la terre. Les hommes de la nouvelle science donnaient gain de cause, au contraire, à l'intelligence s'émouvant au contact de l'hellénisme : ils s'ap-

¹ C'est ainsi que les Sadducéens repoussaient les dogmes des anges et des esprits, et de la résurrection des morts. Mais les principaux points où Sadducéens et Pharisiens n'étaient point d'accord, selon la tradition, se réfèrent à des questions secondaires de rituel, de jurisprudence et de calendrier. On en a la preuve dans ce fait que les Pharisiens l'ayant emporté, ils portèrent sur la liste des jours de fêtes et commémoratifs de la nation ceux précisément à l'occasion desquels ils avaient eu décidément la victoire dans la controverse, et ceux où ils avaient chassé du consistoire suprême tous les membres entachés d'hérésie. — [V. sur les Sadducéens et Pharisiens, et sur la période historique des Hasmonéens, un article neuf et intéressant de M. Albert Réville, d'après les livres importants des docteurs Jost et Grätz (*Revue des deux Mondes*, septembre 1867).]

puyaient sur l'armée, où servaient en grand nombre des Pisidiens et des Ciliciens, et sur les *rois* de Judée, hommes habiles, qui tenaient tête à la puissance spirituelle, comme mille ans plus tard les *Hohenstauffen* tiendront tête à la papauté. Jannaï, de sa forte main, avait pesé sur les prêtres; mais après lui, sous ses deux fils (685 et suiv.), éclata une guerre civile et fratricide, où les Pharisiens ligüés contre l'énergique *Aristobule* s'efforcèrent d'arriver à leur but sous le nom du débonnaire et indolent *Hyrcañ II*. Cette querelle fut la fin des agrandissements de la Judée : elle fournit aux étrangers l'occasion d'intervenir, et de s'emparer ainsi de la suprématie dans la Syrie méridionale. Les Nabatéens se montrèrent les premiers. On confond souvent ce remarquable peuple avec ses voisins de l'est, les Arabes nomades : mais il appartient au rameau araméen bien plus qu'aux descendants directs d'Ismaël. La tribu araméenne, ou, comme les orientaux l'appellent, la tribu *syrienne* des Nabatéens, aurait eu la contrée de Babylone pour sa demeure primitive; et dans les temps reculés, elle aurait, en vue du commerce, envoyé une colonie à la pointe nord du golfe Arabique : ce fut là, dans la péninsule du Sinaï, entre les branches de *Suez* et d'*Aïla* et dans le pays de *Petra* (*Ouadi Mousa*), que grandit la nation nouvelle. Par ses mains se faisait l'échange des marchandises de la Méditerranée et de l'Inde. La grande route du sud des caravanes, allant de Gaza aux bouches de l'Euphrate et au golfe Persique, passait par Pétra, sa capitale. Là, de splendides palais, de vastes hypogées, bien mieux qu'une tradition presque oubliée, attestent encore de nos jours la grandeur d'une civilisation disparue. Le parti pharisien, selon la coutume de tout parti sacerdotal, ne crut pas acheter trop chèrement sa victoire au prix de l'indépendance et de l'intégrité de la patrie. Il appela à son secours contre Aristobule le roi nabatéen *Arétas*, promettant la restitution de toutes les terres conquises sur lui par Jannaï. Aussitôt Arétas

69 av. J.-C.

Les Nabatéens.

de s'avancer en Judée avec 50,000 hommes environ : puis, renforcé par le contingent des Philistins, il tient Aristobule assiégé dans Jérusalem.

Les villes
syriennes.

Pendant que la force et la discorde régnaient ainsi d'un bout de la Syrie à l'autre, les grandes villes, Antioche, Séleucie, Damas, ne pouvaient pas ne pas souffrir, elles dont les habitants voyaient leur commerce coupé, et par terre et par mer. Les gens de Byblos et de Béryte (*Beyrouth*) ne pouvaient défendre ni leurs champs ni leurs vaisseaux contre les Ityréens, qui du haut des châteaux dans la montagne ou sur les escarpements de la côte, jetaient au loin l'effroi. Ceux de Damas enfin, pour échapper aux incursions des Ityréens et de Ptolémée, fils de Mennée, se donnaient aux rois plus éloignés des Nabatéens ou des Juifs. A Antioche, Sampsicrame et Aziz se mêlaient aux querelles intestines du peuple; et il s'en fallut de peu que la grande ville grecque ne devint dès lors la résidence d'un émir arabe. La situation rappelle les tristes interrègnes du moyen-âge, en Allemagne, alors que *Nuremberg* et *Augsbourg*, n'ayant plus pour les protéger le droit et la justice du roi des Romains, s'abritaient isolées derrière leurs murailles. Les citadins marchands des villes de Syrie attendaient avec une impatience fiévreuse un bras fort qui leur rendit et la paix, et la sûreté du commerce.

Les derniers
Séleucides.

Non qu'il manquât de rois légitimes : on en comptait deux ou trois. Lucullus avait installé en Commagène, à l'extrémité septentrionale de la Syrie, un Séleucide du nom d'Antiochus (p. 205). Après le départ des Arméniens, Antiochus l'Asiatique, dont le Sénat aussi bien que Lucullus avaient admis les prétentions au trône (pp. 499, 205), était un jour rentré dans Antioche, et s'y était fait saluer roi. Mais voici qu'aussitôt surgit un troisième candidat de la maison de Séleucus, *Philippe* : alors, la population de la capitale, mobile et amoureuse d'opposition autant que les Alexandrins, prend parti pour et contre; et en même temps, l'un et l'autre des émirs voisins se jettent

dans la querelle de famille, apanage perpétuel du trône de Séleucus. Aux yeux des sujets pouvait-il y avoir autre chose que jouet ou dégoût dans la légitimité du prince? Les soi-disant rois de droit étaient dans le pays moins puissants que les petits princes et les chefs de bandes.

Pour remettre l'ordre dans ce chaos, il n'était besoin ni des conceptions du génie, ni d'un grand déploiement de puissance : il suffisait de voir clair dans les intérêts de Rome et de ses sujets, et les institutions nécessaires se présentant d'elles-mêmes, de les remettre sur pied et de les maintenir avec toutes leurs conséquences. Assez et trop longtemps le Sénat avait prostitué sa politique au service de la légitimité : aujourd'hui le général porté au pouvoir par l'opposition avait à s'inspirer d'autres idées que de l'idée dynastique : il n'avait qu'une chose à faire, c'était d'empêcher que le royaume syrien, au milieu des luttes des prétendants et des convoitises de ses voisins, ne fût un jour soustrait à la clientèle de la République. La marche était toute tracée pour envoyer sur les lieux un satrape italien, et, par lui, saisir énergiquement les rênes que les princes de la maison régnante avaient laissés tomber de leurs mains par leur propre faute, bien plus que par le malheur des temps. Pompée n'hésita pas dans cette voie. Antiochus l'Asiatique lui avait écrit, demandant d'être reconnu à titre de dynaste héréditaire. La réponse de Pompée fut celle-ci : « jamais je ne replacerai » sur le trône un roi qui ne sait ni régner ni défendre » son royaume, ses sujets allassent-ils jusqu'à le réclamer, » encore moins quand leurs vœux déclarés lui sont déci- » dément contraires ! » Cette lettre du proconsul romain était le congé définitif de la maison des Séleucides : la couronne lui avait appartenu pendant 250 ans. A peu de temps de là, Antiochus perdit la vie dans une embuscade tendue par Sampsicrame, dont il n'était plus que le client dans Antioche; et après lui, l'histoire ne dit plus rien de ces ombres de rois, et de leurs prétentions. Mais pour

Annexion
de la Syrie.